

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LA GAZETTE

DES

# Familles Canadiennes

---

JOURNAL RELIGIEUX, AGRICOLE ET D'ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

---

---

**Vol. 2. QUEBEC, 30 NOVEMBRE 1870. No. 4.**

---

RÉDACTEUR : L'ABBÉ N. A. LECLERC.

---

## Sommaire.

Notre publication—Sixième entretien sur la famille—Romans religieux—Faits divers—Agriculture—Recettes—Feuilleton, le Pain et le Fromage—Annonce—Conditions.

---

## Notre publication.

Quoique le postage de notre gazette soit payé d'avance, comme il appert par le mot *paid* qui se trouve sur chaque paquet, des maîtres de poste prennent sur eux de faire payer, de nouveau, chaque abonné, à leur bureau. Nous les prévenons, que s'ils continuent à tenir une pareille conduite, nous les dénoncerons de suite à qui de droit. C'est à nous que doit être remboursé le postage que nous payons toujours d'avance.

Comme l'article que nous reproduisons sur les *romans religieux* est long, et que nous voudrions le donner en entier, nous retrancherons aujourd'hui la chronique, pour ne donner que des faits divers.

Voilà déjà deux mois que la seconde année de notre Gazette est commencée ; c'est bien plus qu'il ne faut pour faire son choix ; par conséquent nous ne recevrons plus de renvois, à moins qu'ils ne soient accompagnés de la moitié du prix de l'abonnement et du postage.

De plus, dans aucun cas nous ne recevrons de renvois de la part de ceux qui n'ont pas payé l'abonnement de la première année.

---

### Sixième entretien sur la famille.

L'HOMME ET LA FEMME, LEURS PRÉROGATIVES, LEURS OBLIGATIONS,  
COMME CHEFS DE LA FAMILLE.

*Secrets d'avoir de bonnes femmes et de bons maris.*

Anne la Sainte en agissant avec tant de sagesse, de prudence et de charité, à l'égard de son mari, imitait en cela ce grand nombre d'héroïques chrétiennes dont les noms brillent avec éclat dans les fastes de l'histoire ecclésiastique ; et après avoir imité ces admirables modèles, elle devint elle-même le modèle de beaucoup d'épouses qui apprirent son prodigieux succès et les heureuses conséquences qui en résultèrent.

Nous pourrions encore citer des milliers d'exemples du même genre, mais pour éviter d'être trop long, nous nous contenterons de rapporter un fait qui est venu à notre connaissance, et qui nous a grandement édifié. Cette fois-ci, c'est une femme qui obtient la conversion de l'homme le plus ivrogne qui fut jamais.

L'homme dont il s'agit ne passait pas de semaine, sans s'enivrer trois à quatre fois. Après dix années passées dans de semblables excès, sa terre qui valait

de £900 à £1,000, était à moitié dépensée, et il menaçait de dépenser le reste, s'il persévérait dans sa malheureuse passion.

Chaque fois qu'il arrivait chez lui ivre, sa femme allait au-devant de lui, lui prodiguait tous les témoignages d'intérêt et de tendresse. Elle l'aidait à ôter ses habits, à se mettre au lit, &c. Quand il était revenu à la raison, elle ne lui adressait aucun reproche et se contentait de lui faire part des inquiétudes, qu'elle et ses enfants avaient éprouvées pendant son absence prolongée. Tous les jours encore, elle priait avec ferveur pour la conversion de son cher époux.

Après avoir ainsi souffert et prié pendant dix longues années, un jour, le premier jour de l'an, après avoir réveillé son mari et l'avoir accablé de caresses, elle lui dit d'une voix profondément émue : mon cher ami, je vais te présenter tes six enfants, mais auparavant, je veux savoir si tu les aimes ?— A cette demande inattendue, ce pauvre père parut tout bouleversé, il ne put cacher un terrible remords qu'il essaya de déguiser en disant aussitôt : Mais pourquoi cette demande ? Tu sais bien que je les aime. En disant ces mots, il cacha son front dans ses deux mains.—Sa femme comprit que la grâce commençait à opérer, et elle ajouta : non, je ne doute nullement que tu aimes tes enfants ; mais ce que je désire, c'est de savoir si tu les aimes assez pour leur conserver le peu de bien qui nous reste ? Tu sais que nous avons déjà de fortes dettes, et si ça continue, bientôt nous n'aurons plus que le grand chemin, à leur donner en partage, et alors, nous serons tous deux au comble du malheur, de ne pouvoir léguer à nos enfants que la ruine et la misère.

A cet aveu, le pauvre mari, qui n'avait, pour

ainsi dire, jamais calculé ses dépenses et qui laissait cette pénible tâche à sa femme, ouvrit de grands yeux et parut sortir d'un profond assoupissement. — *Quoi ! dit-il, plus agité que jamais par le remords, nos enfants seraient menacés de la ruine, et ce serait ma faute ! Mais pourquoi ne me l'avez-vous pas dit plus tôt ? — Je craignais de t'affliger, tu as un si bon cœur, tu es si tendre pour nous tous ! — Oh ! non, malheureusement, je n'ai pas été tendre, mais cruel pour vous tous ; et malgré ma cruauté, tu n'as que de l'indulgence pour un misérable comme moi, quand tu aurais le plus grand droit de m'accabler de reproches ! Voilà une nouvelle année qui commence ; elle va être le commencement d'une nouvelle vie pour moi. Voilà une trentaine de piastres que j'avais réservées pour mes fêtes du carnaval, éloigne-les de mes regards, et fais en l'usage que tu voudras. Fais venir mes enfants pour que je les console des chagrins que je leur ai causés....*

— Les enfants, prévenus par la mère, se présentent, se jettent aux genoux de leur père pour recevoir sa bénédiction. A cette vue, le père, avant de lever les mains pour les bénir, dit d'une voix entrecoupée par les sanglots : chers enfants, je ne suis pas digne de vous bénir.... Je vous ai scandalisés trop de fois, par mes ivrogneries.... J'ai oublié que j'étais votre père..., que je vous devais le bon exemple.... Heureusement que vous avez une mère qui a été votre auge gardien à tous, et qui a su réparer le mal que je vous ai fait, en vous donnant une éducation chrétienne, en vous apprenant à aimer, à respecter un père qui ne le méritait pas.... Pardonnez-moi.... et consolez-vous, chers enfants.... Je vais commencer aujourd'hui à vous faire oublier le passé et à travailler à vous rendre heureux....

Après ces belles paroles, après une bénédiction

donnée et reçue avec une véritable piété, les enfants se relèvent, se jettent au cou de leur père et le tiennent longtemps pressé dans leurs petits bras.

C'était la scène la plus touchante et qui eut les suites les plus heureuses ; car de ce jour jamais ce père ne s'est enivré, et il s'est livré au travail avec tant d'activité, qu'il a pu payer toutes ses dettes et passer son bien à ses enfants, sans aucune redevance.

Voilà encore l'œuvre d'une femme sage et chrétienne ! Encore une fois, est-ce ainsi que réussissent celles qui n'ont que des reproches amers à adresser à leurs maris ?

Maintenant voyons ce que peut faire un mari, quand il a eu le malheur d'épouser une de ces femmes qui ont toujours le reproche et l'injure à la bouche, et qui se rendent ainsi véritablement insupportables.

Un vénérable prêtre, d'une haute expérience, nous racontait, il y a quelques années, le fait suivant : " Un jour, dit-il, un homme de ma paroisse vint me consulter, tout découragé et décidé d'abandonner sa femme, pour aller en pays étrangers. C'était un homme respectable et qui, comme on dit, faisait de bonnes affaires. Le voyant dans un aussi triste état, je lui témoignai le plus grand intérêt et lui demandai la cause de son découragement. Aussitôt il me fit, en quelques mots, un si terrible portrait de sa femme, que je compris qu'il ne fallait rien moins qu'un prodige pour changer cette furie à forme humaine, en un être raisonnable. Mais sachant que la douceur peut opérer un prodige semblable, je demandai à cet homme ce qu'il serait prêt à faire pour avoir une bonne femme.—Ah ! répondit-il aussitôt, je ferais tout ce qu'il serait possible à un homme, je sacrifierais même la moitié et plus de mon bien.—Le sacrifice que je vous demande ne va pas jusque là, lui dis-je. Voulez-vous seule-

ment faire ce que je vais vous conseiller, et dans un mois, vous aurez une bonne femme ? — Oui, Monsieur le curé. — Eh ! bien, retournez chez vous ; en arrivant, attendez-vous à une bordée d'injures ;... Laissez passer.... Quand tout sera terminé, prenez votre ton le plus doux et dites à votre épouse : Ohère femme, je suis bien malheureux, j'ai bien des défauts, et je suis si faible que je ne puis m'en corriger ! Veux-tu prier avec moi, pour que je puisse me corriger et devenir digne de ton affection. — Voilà une leçon qui lui ira au cœur, si elle en a un ; elle rougira de ses emportements, sans d'abord les avouer. Plus tard, elle s'oubliera, elle s'emportera encore. — Silence, encore, puis quand l'orage sera passé, quand le calme sera rétabli, demandez-lui encore le secours de ses prières. Après quelques jours de ce remède, venez m'en dire des nouvelles.

Le mari suivit à la lettre tous ces conseils. Quinze jours après, il revint me voir. En l'apercevant, je me hâtai de lui demander : Eh ! bien, quelles nouvelles, mon brave ? — Les meilleures du monde, Monsieur le curé, et je viens, dans cet instant, vous témoigner toute ma reconnaissance. J'ai enfin une femme comme j'en désirais une ; affectueuse, tendre, complaisante et tout ce que vous voudrez. La paix la plus parfaite règne dans notre ménage, et souvent ma femme me demande, en pleurant, pardon du chagrin qu'elle m'a causé. Je suis le plus heureux des hommes. — Et ce bonheur a toujours duré. ”

Voyez l'empire de la douceur et de la charité. Dans votre ménage, dans tous vos rapports avec vos semblables, appelez ces deux sœurs à votre secours, et elles vous feront toujours opérer des prodiges. Que de caractères indomptables, St. François de Sales n'a-t-il pas brisés et transformés, par sa douceur angélique, son immense charité !

---

## Les Romans religieux.

Comme dans la plupart de nos bibliothèques paroissiales se trouvent des romans religieux et en grand nombre, et comme on paraît y attacher une grande importance ; nous croyons devoir faire connaître sur ces sortes de livres, l'opinion d'hommes graves et le résultat d'une longue expérience.

Nous empruntons les réflexions suivantes à une publication française, aussi bien écrite que bien inspirée, la *Femme Chrétienne*.

Si nos lecteurs partagent l'opinion si bien appuyée de l'article qui va suivre, ils pourront remplacer la lecture de ces ouvrages par celle de publications canadiennes dans tous les genres. En effet la presse du Canada peut déjà, en quelque sorte, offrir les livres de piété, de littérature, d'histoire, &c., en nombre presque suffisant, pour satisfaire au besoin de s'instruire, qui se fait sentir partout. En première ligne, nous trouvons le *Nouveau-Testament*, annoté par Mgr. Baillargeon ; le *Trésor des âmes pieuses*, par M. l'abbé Picard ; les *Saints Anges*, par M. l'abbé Pilote, &c. Viennent ensuite, les *devoirs des parents*, la *Tempérance et l'ivrognerie*, par M. Mailloux, V.-G. ; la *vie de la Mère Marie de l'Incarnation*, la *Bonne Ste. Anne*, par M. l'abbé Casgrain ; le *Conseiller du peuple*, par M. l'abbé Beaudry ; *Quelques considérations sur les rapports de la société civile avec la religion et la famille*, par Mgr. Lafliche ; l'*Amour de la vérité*, par M. Raymond, V.-G. ; la *Biographie et l'éloge funèbre de Mgr. Baillargeon*, par MM. les abbés B. et Louis Pâquet ; la *Revue Canadienne* ; l'*Echo du Cabinet de Lecture*.

Il y a, outre cela, d'autres publications d'une grande activité et qui devraient se trouver chez

toutes nos familles aisées et instruites ; tels sont le *Naturaliste Canadien*, la *Gazette des Campagnes*, la *Semaine Agricole*, le *Journal d'Agriculture*, le *Franc-Parleur*, &c.

Quant à nos journaux canadiens-français, la plupart peuvent être introduits dans nos familles, non-seulement sans danger, mais même avec avantage. Entr'autres, nous signalons le *Journal de Québec*, le *Courrier du Canada*, le *Journal des Trois Rivières*, la *Gazette de Sorel*, le *Courrier de St. Hyacinthe*, le *Nouveau-Monde*, la *Minerve*, la *Voix du Golfe*, le *Moniteur Acadien*, le *Protecteur Canadien*.

Quant à notre publication, la *Gazette des Familles Canadiennes*, nous n'osons la recommander, et nous nous contentons de la soumettre au jugement des MM. du clergé, et des personnes pieuses et éclairées.

Il est bien d'autres œuvres canadiennes que nous pourrions signaler, mais nous attendons un moment plus propice pour les faire connaître.

Tout ce que nous pouvons conseiller aujourd'hui à chacune de nos familles, c'est de s'appliquer à se former une bibliothèque de livres canadiens, de bon choix, dirigées par leurs pasteurs, elles ne pourront manquer de bien réussir.

Si nous voulions faire l'éloge des romans religieux, nous serions sans nul doute favorablement accueilli. On l'est toujours, quand on parle dans le sens de certains préjugés ou de certaines tendances fondées plus ou moins sur la passion. Et telle paraît être la tendance vers ce qu'on est convenu d'appeler *romans religieux*. Elle a d'abord pour elle l'appui du préjugé. Parce qu'on entend dire du bien de ces romans, et qu'on les voit lire par toutes sortes de personnes vertueuses, on se persuade aisément que ne pas les agréer serait la marque d'un esprit étroit et singulier. De plus, on

n'est pas fâché au fond du cœur de se dédommager, au moyen de ces lectures, de la contrainte imposée par la conscience, à l'endroit des romans moins bien famés ; et l'on saisit avec joie l'occasion de donner quelque aliment à des désirs cachés qu'on n'ose satisfaire d'une autre manière.

Bien loin de faire l'éloge de ces sortes de romans, nous croyons devoir parler en sens opposé. Cette manière de voir, il faut le dire, n'est pas universelle. On trouve des écrivains religieux et dignes d'estime qui consacrent leur talent à ces ouvrages, et d'autres personnes non moins respectables qui les répandent et les conseillent. Leur principal motif est qu'il faut bien donner à l'amour si général de la lecture un objet qui puisse le satisfaire sans danger, sans quoi cet amour se reporterait sur des livres malsains et empoisonnés.— Il nous semble pourtant que les romans religieux n'atteignent nullement ce but. Ils ne satisfont point convenablement le besoin de lire, et au lieu d'éloigner des mauvais romans, ils y conduisent.

Une lecture convenable pour une femme chrétienne est celle qui l'intéresse en l'instruisant, qui laisse dans son esprit des impressions utiles, et la rend plus capable d'accomplir les devoirs de son sexe et de sa condition. Or, seule la vérité peut produire ces effets. Prenez un roman, quel qu'il soit. A un degré ou à un autre, ce sera toujours une fiction, autrement ce ne serait plus un roman. Il y aura toujours des êtres de fantaisie dont les actes, les paroles, les sentiments appartiendront à un ordre éloigné de toute réalité, purement idéal, et n'ayant d'existence que dans l'imagination de l'auteur. Plus cette imagination sera brillante, plus la création en deviendra parfaite dans son genre, et prendra des formes merveilleuses, féeriques, aériennes. On sera transporté dans je ne sais quelle région fortunée où l'on trouvera la vertu paisible et heureuse, et la passion toujours dominée par le sentiment du devoir, et la justice et la religion régnant en paix dans une atmosphère de pure et inaltérable

lumière. Emportées par l'illusion, vous prendrez trop facilement ces fictions comme pouvant se réaliser, et se réaliser en vous et pour vous ; votre âme s'échauffant outre mesure, vous vous élèverez jusqu'à des hauteurs immenses, et de là vous descendrez dans la vie pratique tout imprégnées d'idéal. Alors il se fera ou que vous serez ridicules par l'affectation de ces sentiments héroïques ou que vous souffrirez, apercevant la différence de cet ordre imaginaire avec l'ordre véritable des choses et le vide de ces idées qui n'ont, comme parle Fénelon, " aucun rapport avec les vrais motifs " qui font agir dans le monde, ni avec le mécompte " qu'on trouve dans tout ce qu'on entreprend. " (Fénelon. *De l'Education des Filles.*)

Il est inutile de s'étendre davantage sur le danger de laisser l'imagination se perdre dans les rêves. Les impressions laissées par les romans religieux seront moins mauvaises que celles produites par les romans pernicioeux, il est vrai ; elles pourront même être tout à fait chrétiennes et tout à fait pures, mais pourtant elles mettront dans l'âme un fond de vague rêverie toujours périlleuse. Vous aurez cherché des sentiments chrétiens et élevés ; mais vous aurez dépassé le but en arrivant à des sentiments exaltés. C'est une exagération, par conséquent un défaut.

Qu'on nous permette de citer ici un livre qui a eu du retentissement. C'est le livre d'Eugénie de Guérin. Voici une âme véritablement chrétienne, d'une angélique piété, d'une vertu héroïque, d'une noblesse sublime. Et pourtant les pages qui contiennent le tableau de toutes les émotions de son cœur, sont des pages contre lesquelles il faut prendre des précautions. Lisez ce livre pendant une heure : si vous avez une âme quelque peu accessible aux impressions, vous sentirez peser sur vous une mélancolie profonde ; et si au sortir de cette lecture, un devoir sérieux vous attend, vous ne l'accomplirez pas sans effort sur vous-même.

Néanmoins ce livre n'est pas un roman ; mais il peut fournir un exemple des effets que nous signalons, et que

tout roman produira plus ou moins selon le talent de l'auteur, la délicatesse de ses sentiments, et la distinction avec laquelle il les exprime.

La femme est douée d'une grande sensibilité. C'est à cette sensibilité que de pareils livres s'adressent ; ils touchent des fibres faciles à faire vibrer, et laissent toujours des traces plus ou moins profondes.

Cette même Eugénie de Guérin se plaint elle-même, comme quelqu'un qui en a fait la douloureuse expérience, de la grande sensibilité de son sexe. Elle déplore en des paroles amères ce préjugé qui fait consister l'éducation des jeunes filles, à développer presque uniquement une faculté déjà trop développée souvent par la seule nature. Elle pleure cette triste destinée faite aux femmes de porter ce qu'il y a de plus lourd dans la vie : le fardeau des douleurs intimes, et de n'avoir pour cela qu'une puissance qui les aide à les sentir plus cruellement.

Il en a été ainsi de tout temps. Le sage Fénelon le fait remarquer et il exhorte de toutes ses forces à fortifier davantage dans l'âme des femmes la raison et la volonté qu'on laisse d'ordinaire s'affaiblir au profit de l'imagination. Il veut qu'on proscrive les lectures qui ne vont qu'à faire croître démesurément ces puissances inférieures de l'âme. Et comme la lecture des romans, même religieux, tend à produire ce résultat, on voit ce qu'on en doit penser, si l'on veut avoir des femmes fortes et capables de ne reculer devant aucune exigence d'une vie souvent difficile.

Les propagateurs des romans religieux pensent, par leur moyen, empêcher les lectures dangereuses. Sur ce point encore, il paraît que les romans en question doivent amener un résultat contraire. Un tel remède n'est qu'un palliatif qui suspend le mal pour un instant, et ne le fait point disparaître. L'habitude de ces lectures, de même qu'elle tend à éloigner des occupations sérieuses, détourne aussi peu à peu des lectures sérieuses. Quand on a commencé à lire des romans, on ne trouve qu'un plaisir fort mince à des lectures qui ne

vous offrent plus les mêmes attraits. On les fait encore pourtant par conscience, mais on les supporte comme un fardeau. A la fin, on s'en délivre, et les romans restent à peu près seuls. Et comme les bons romans ne sont pas en nombre infini, comme ils produisent dans l'âme une soif insatiable, comme d'ailleurs la limite qui sépare le bon du moins bon et du médiocre est très-incertaine, on ne tarde pas à descendre, et quelquefois très-loin.

Il faut excepter les romans historiques, quand ils sont véritablement historiques, c'est-à-dire quand les caractères qu'ils présentent ne sont point tracés d'après la fantaisie, mais d'après la vérité. Ces romans, comme les récits historiques, ne sont qu'une des mille formes attrayantes sous lesquelles l'histoire se présente aux esprits qui l'accepteraient moins volontiers dans sa sévère nudité.

Plusieurs trouveront peut-être cette doctrine trop sévère. Quel péril peut-il y avoir dans ces livres sortis de plumes sincèrement religieuses, et quelquefois si admirablement délicates ? Quoi ! ces chastes figures tracées avec tant de pureté, ces types parfaits de vertu et de christianisme pourraient être dangereux à voir passer dans la noble attitude de leur héroïsme, et les pages qui retracent ces tableaux pourraient être des embûches dressées aux âmes ? N'est-il donc pas permis d'admirer l'idéal de la vertu pour s'exciter à le réaliser en soi ? Faut-il tenir ses regards constamment abaissés vers la terre ? Est-ce en vain que Dieu a donné à l'homme des facultés sensibles et des aspirations qui l'entraînent vers les cieux ?

En parlant ainsi, on exagère notre pensée. Nous ne prétendons point anéantir les facultés sensibles auxquelles la nature a donné une place dans l'âme humaine, place qu'elles doivent tenir ; nous demandons qu'on ne les agrandisse pas au point de leur laisser prendre une place souveraine et de mettre la raison sous leur empire. Nous ne prétendons point qu'on ne doive jamais fixer au dessus de soi un idéal accompli qui puisse servir de

modèle ; nous demandons qu'on cherche à l'imiter avec calme et patience, et non point avec cette fiévreuse ardeur qui croit qu'on l'a déjà atteint, quand on s'est épris d'amour pour lui ; nous demandons qu'on ne se livre point à l'exaltation d'une sensibilité trop vivement excitée, et comme cette excitation est d'ordinaire le fruit de la lecture des romans, nous demandons qu'on s'en abstienne. Il ne manque point d'autres sources plus sûres et plus pures auxquelles on peut satisfaire la soif de contempler le beau et la vertu dans un exemplaire sans défaut.

Au reste cette opinion n'est point une opinion particulière, dont l'autorité serait trop justement récusable. Des hommes graves et dont le jugement mérite considération, l'ont souvent formulée. On la trouve en plusieurs écrits dont le mérite n'est point contesté. M. Guillois, dans son explication du catéchisme, détourne de la lecture des romans religieux ; Mgr. Fayet, ancien évêque d'Orléans, les combat dans un mandement ; Mgr. le Cardinal Donnet déclare qu'il les condamne.

Un ouvrier disait un jour : “ Le roman, même le bon roman est mortel pour le peuple : il le jette dans les rêves et lui fait prendre en dégoût sa dure existence.” Si cela est vrai pour le peuple, ce doit l'être aussi pour d'autres ; car le peuple n'est pas le seul à qui l'existence soit dure.

Non, encore une fois, ces lectures ne sont ni convenables ni utiles. Il faut aux femmes des qualités solides, qu'elles ne puiseront point là. On peut voir dans les paraboles de Salomon, les traits qui doivent distinguer la femme forte : épouse dévouée, mère vigilante, travailleuse assidue, économe infatigable ; voilà ses qualités. Il n'est point dit qu'elles doivent lire beaucoup de romans.

Qu'on parcoure les lettres de saint Jérôme aux dames Romaines qu'il dirigeait dans la conduite de leurs âmes, et dans l'éducation de leurs filles, et l'on verra ce qu'il leur conseille de lire. Et pourtant il

devrait y avoir dans la littérature latine des ouvrages qui valussent nos romans.

Est-ce à dire qu'il faille condamner toute lecture ? Non, sans doute. Nous vivons à une époque où les femmes, les femmes chrétiennes surtout, qu'on accuse d'ignorance, doivent être instruites. Elles doivent acquérir des connaissances sérieuses. La connaissance de la doctrine chrétienne, est la première qu'il leur convient de chercher. L'ignorance en ce point grandit d'une manière déplorable, et si les mères, qui sont naturellement les docteurs du foyer domestique, prenaient plus de soin pour apprendre le catéchisme à leurs enfants, le mal de l'indifférence religieuse serait moins funeste parmi nous.

Après la doctrine chrétienne, l'histoire Sainte offre les plus sublimes enseignements. Vous qui demandez des types de vertu, et des modèles parfaits, ouvrez ces volumes sacrés ; contemplez les figures de Judith, d'Esther, de Suzanne, de la mère des Machabées, et de cent autres, et comparez avec les héroïnes de vos romans.

Voici donc déjà un vaste champ ouvert à votre besoin de savoir et de lire. Il en est un autre non moins vaste dans le domaine des choses profanes. La littérature avec ses chefs-d'œuvre, l'histoire des peuples sous ses formes si nombreuses, l'histoire de la nature... Que sais-je ? " Tout cela, dit Mgr. Frayssinous, ne présente-t-il pas un choix de beautés pures faites pour satisfaire l'esprit, l'imagination, le cœur : pour plaire à tous les goûts et charmer tous les loisirs. Certes, ils sont bien avides, ceux à qui ces chefs-d'œuvre ne suffisent pas ! " Mgr. Frayssinous cité par Mgr. l'Evêque de Blois (1).

(1) Le Mandement de Monseigneur l'Evêque de Blois pour le Carême de 1869 a pour sujet les bonnes et mauvaises lectures. A ceux qui ne le connaissent pas, nous pouvons le proposer, en cette matière, comme une règle de conduite tracée, avec la sûreté que peut donner une profonde expérience, et une haute prudence, jointes aux lumières qu'un Evêque reçoit d'en haut pour instruire les fidèles.

Il restera donc toujours une assez abondante matière pour suffire aux désirs les plus insatiables ; et assurément tout gagnerait, si les femmes puisaient les sujets ordinaires de leurs lectures aux différentes sources qu'on vient d'indiquer. La Religion y gagnerait, parce qu'elle serait mieux connue, et par là mieux pratiquée ; l'intelligence y gagnerait, parce qu'elle trouverait une nourriture substantielle, au lieu d'un aliment sans consistance. Le goût deviendrait plus pur ; et le caractère moral de la femme tout entier serait rehaussé. Il acquerrait plus de sérieux et plus de grandeur, et deviendrait digne, en un mot, d'une mission qui exige, pour être bien remplie, non une imagination et une sensibilité outrées, mais une raison sûre et une foi éclairée.

---

## FAITS DIVERS.

---

—Le 20 octobre sera à jamais une époque que l'histoire enrégistrera comme une de ses pages les plus lugubres et les plus sombres, puisque c'est à cette date que la révolution est entrée dans Rome, et qu'elle y a établi, en permanence, les spoliations et les sacrilèges. Depuis ce jour fatal, Pie IX, prisonnier, se tient constamment agenouillé au pied de son crucifix, demandant miséricorde pour ses bourreaux.

—M. Edmond Sevigny dit Lasseur, de St. Antoine, a eu la douleur de perdre un de ses enfants, sur qui il fondait les plus belles espérances, dans de tristes circonstances. Ce fils bien aimé, âgé de vingt ans et doué des plus belles qualités, s'est noyé le 14 du mois dernier, en face de la paroisse de Champlain. Puissent les ferventes prières de ses bons parents et de ses nombreux amis le conduire au repos éternel.

—A un concours agricole qui a eu lieu, il y a quelque temps, près de Montréal, tous les premiers prix ont

été obtenus par des Canadiens-français, sur leurs concurrents Anglais, Ecossais, &c.

Il n'y a encore que quelques années, les Canadiens-français n'auraient pas osé entrer en lutte contre les cultivateurs des autres nationalités ; et aujourd'hui, non-seulement ils luttent, mais ils le font victorieusement.

Qu'ils le veuillent sincèrement, qu'ils se mettent à l'œuvre sérieusement, et bientôt il en sera ainsi pour toutes les autres branches de l'art agricole. Il leur suffit de venir en contact avec de bons cultivateurs étrangers, pour démontrer leur intelligence et leur habileté.

—Nous lisons dans le *Journal d'Agriculture* de St. Hyacinthe :

Nous venons de recevoir le no. 1 du vol. 2 de la *Gazette des Familles Canadiennes*. Cette petite publication est appelée à faire beaucoup de bien dans nos familles canadiennes. La modicité du prix la met à la portée de tous, et la forme comme le ton de ses écrits est d'une nature nouvelle et très attrayante. Chaque paroisse devrait fournir au moins 100 abonnés.—Merci confrère, et même chance pour vous.

—Le chemin du lac St. Jean qui est terminé jusqu'à six miles du lac Jacques-Cartier, va être ouvert, cet hiver même, jusqu'à Métabetchouan, sur les bords du lac St. Jean. Le gouvernement va établir quelques postes, pour la réception des voyageurs et l'entretien du chemin. On espère aussi qu'une malle sera envoyée de Québec au lac St. Jean directement.

Voilà un grand pas pour la colonisation !

—Il vient de se fonder, à St. Roch de Québec, une manufacture d'instruments d'agriculture, spécialement de faucheuses et de moissonneuses, au capital de \$12,000. Voilà encore une de ces fondations utiles et qui méritent le plus grand encouragement.

—Un M. Robinson, de Durham, qui avait semé deux patates *Early rose*, le printemps dernier, en a récolté un minot et demi.

—M. R. Hall, du canton d'Oxford, de la semence d'un quart de minot de ces patates, en a récolté quarante-cinq minots.

M. J. B. Dugas, de Vaudreuil a recueilli une betterave qui pèse 22 livres.—M. B. Valois, de la même paroisse a récolté une patate de 2½ livres.

—Le 15 octobre dernier, un cultivateur de Rimouski, ramassait dans son champ une pinte de belles framboises.

---

## AGRICULTURE.

---

### CAUSERIE.

---

#### **Le curé et ses habitants.**

---

(Suite.)

*M. le curé.*—La lettre respectueuse et si remplie des plus beaux sentiments, que petit Baptiste avait envoyée à ses parents, lui porta chance, et tout alla pour lui de mieux en mieux. M. P..., en observant attentivement la conduite de son jeune serviteur, se convainquit de plus en plus qu'il était pour sa maison une acquisition très-précieuse. Il le regardait déjà comme le plus habile de tous ses employés, pour les travaux du champ de tous genres.

L'hiver arrivé, il put se convaincre que ce jeune homme avait la main aussi heureuse pour les animaux que pour bien diriger une charrue. En effet, petit Baptiste apportait une telle attention au bétail, lui donnait des soins si à propos, que chaque bête avait l'air heureux d'être sous la direction d'un

pareil maître. C'était un spectacle ravissant de voir une étable aussi propre, des vaches et des bœufs si bien frottés, si bien étrillés, qu'ils avaient le poil fin et luisant comme si on leur eut donné une couche de vernis. Aussi, le fumier était enlevé tous les jours, avec soin, une épaisse litière leur servait de lit. De plus l'eau était renouvelée chaque jour, le fourrage leur était servi par devant, pour éviter de leur laisser tomber la graine dans le poil, ce qui leur cause des démangeaisons, obstrue les pores de la peau et est très préjudiciable à leur santé.

Bientôt petit Baptiste donna à son maître une nouvelle preuve de son savoir faire, et lui dit : Monsieur, si vous me le permettez, je ferai ce que je crois être des améliorations dans votre étable. Vos animaux y gagneraient considérablement si l'air qu'ils respirent était souvent renouvelé. Avec cette permission, je pratiquerai des ventilateurs.— Mais dit son maître, tu n'es pas capable de faire cela toi-même.—Oui, Monsieur, pourvu que vous me fournissiez la planche et les outils nécessaires. Le maître le voyant si habile mit à sa disposition tout ce qui était nécessaire. Quand cette amélioration fut terminée, il proposa la suivante :—Monsieur, dit-il encore à son maître, j'ai lu dans mon journal d'agriculture, que si une vache peut donner du fumier solide pour engraisser un demi-arpent de terre, elle peut fournir assez d'urine pour en engraisser un arpent ; il serait donc très avantageux de prendre les moyens de recueillir toute l'urine et le purin de vos animaux.—Mais, comment vas-tu faire, lui demanda son maître ?—Monsieur, cette année surtout, c'est la chose la plus facile du monde. Vous le savez, la terre n'est pas du tout gelée ; nous allons donc profiter de cet état de chose excep-

tionnel, pour amener dans la partie inocupée de vos étables, une cinquantaine de voyages de terre. Cette terre, placée derrière vos animaux et même un peu dessous, servira à recueillir tout le liquide, et elle deviendra ainsi un bon engrais qui augmentera considérablement la masse de vos fumiers.— Mon petit ami, lui répondit M. P..., fais tout ce que tu voudras, car je vois qu'on n'a qu'à gagner beaucoup à exécuter tes plans.— Monsieur, ajouta petit Baptiste, pardonnez-moi, si j'ose vous proposer ce que je crois être une autre amélioration ; j'ai lu encore quelque part que la sciure de bois résineux mise sous les chevaux, les préserve du mal de pattes ; comme il y a un moulin à scie à quelque distance d'ici et que la sciure y est accumulée depuis plusieurs années, nous pourrions en transporter une bonne quantité. Cette litière imbibée d'urine augmenterait encore la masse de vos fumiers.— Je te laisse maître d'exécuter tout ce que tu voudras, pour l'avantage de mon troupeau, lui dit M. P.... en le frappant doucement et amicalement sur l'épaule.

*Les habitants.*—Voilà bien des choses auxquelles nous n'avions jamais pensé et qui peuvent nous être très utiles.

*M. le curé.*—Vous en verrez bien d'autres, en suivant attentivement les améliorations que notre petit héros a pratiquées sur la terre de son maître et sur celle de son père.

Au printemps, le petit Baptiste qui s'entendait aussi passablement sur les bonnes vaches laitières, conseilla à son maître d'en vendre trois de son troupeau pour les remplacer par de meilleures. Ce conseil fut encore suivi, et son maître le chargea lui-même d'aller au marché de la ville la plus voisine pour faire le choix qu'il jugerait convenable. Il

n'eut qu'à se féliciter d'avoir chargé son jeune domestique de cette mission ; car petit Baptiste lui amena trois vaches de premier choix et qui donnèrent plus de lait que toutes ses plus fortes laitières et du meilleur.

Voici maintenant deux circonstances qui vont modifier considérablement l'existence de petit Baptiste et celle de sa famille.

M. P.... qui était devenu veuf depuis près d'un an, fit sortir d'un pensionnat une fille unique âgée de quatorze ans, et qui y était entrée à l'âge de neuf ans. Cette jeune fille aussi intelligente que sincèrement attachée aux intérêts de son père, était destinée, malgré son jeune âge, à surveiller l'intérieur du ménage de son père. A peine fut-elle arrivée dans la maison paternelle, qu'elle jeta les yeux sur le petit Baptiste et le distingua parmi tous les autres serviteurs. Elle découvrit en lui tant de précieuses et rares qualités qu'elle s'empressa d'en entretenir son père.—Papa, lui dit-elle, parmi vos serviteurs, il en est un qui fera votre fortune. Je n'ai jamais vu tant d'intelligence, tant de bonne volonté, dans un jeune homme de cet âge. Aussi, il vous paraît tellement attaché, qu'il fait de votre affaire la sienne propre. Qu'il est à regretter que ce jeune homme ne soit pas de notre croyance. (Cette jeune fille, comme son père, était protestante, et sincèrement attachée à sa croyance).

Le père éprouva une véritable joie de voir que sa fille unique montrait déjà tant de discernement, et qu'elle partageait sa manière de voir, quant à son serviteur de prédilection.

Le lendemain de cet entretien avec son enfant, M. P.... dit à petit Baptiste : Mon petit ami, comme tu commences à être un peu de la famille, je vais te mettre au courant de mes affaires, car j'ai

confiancè en toi. Tu connaîtras mes bénéfices de tous les jours, et tu en tiendras un compte exact ainsi que des dépenses nécessaires à ma maison.

A ses mots, petit Baptiste faillit mburir de joie, et il accepta, en le baisant, un beau cahier bien relié que lui présenta son maître, et il commença sa nouvelle besogne, le soir même.

*Les habitants.*—Nous portons déjà autant d'intérêt au petit Baptiste que s'il était notre enfant propre.

(à continuer.)

---

## RECETTE.

### SOUPE A LA CITROUILLE.

On lit dans le Journal d'Agriculture de St. Hyacinthe :

Monsieur le Rédacteur,

Je recomande la recette qui suit pour l'avoir fait exécuter par une cuisinière, et dont j'ai été très satisfait. Faire la soupe comme à l'ordinaire, soit maigre, soit grasse ; une heure avant que la viande ou les pois, ou le riz soient cuits, jetez dans le bouillon une quantité de citrouilles hachées, proportionnée à la quantité de soupe que vous voulez faire ; et vous aurez une excellente soupe, qui n'aura nullement le goût de citrouille. Elle trompera tous ceux qui y goûteront sans le savoir. Que chaque cuisinière en fasse l'expérience et on sera satisfait. Il n'est pas nécessaire que les citrouilles soient bien mûres. Toutes les espèces sont bonnes.

---

## PAIN ET FROMAGE.

### III

#### AGNÈS ET L'AGRAFE.

(Suite.)

Agnès, la fille unique et l'unique joie de son père et de sa mère, venait d'accomplir ses vingt ans. Sortie depuis peu du couvent du Sacré-Cœur, il lui avait suffi de paraître dans le monde pour attirer les regards, et déjà plusieurs s'étaient mis sur les rangs et briguaient l'honneur de son alliance.

Le dernier dimanche de carnaval, on dansait chez le général, et Agnès, qui refusait obstinément tous les bals étrangers, ne put se défendre d'assister à celui que donnait son père. Or, il se trouvait parmi les invités un jeune homme de riche et noble famille, qui n'avait pu voir Agnès sans être touché, moins encore de sa beauté que de ses vertus et, après une valse dansée avec elle, il profita d'un petit incident pour se révéler à elle. Agnès venait de laisser tomber une agrafe ; aussitôt le jeune homme se baissa pour la ramasser, et profitant de cette occasion, il lui dit d'une voix contenue : Mademoiselle, il y a longtemps que vous êtes l'objet de mes pensées. Soyez assez bonne pour m'ouvrir votre cœur, et si vous ne me trouvez pas trop indigne de vous, je m'empresserai de parler à votre père.

Agnès baissa modestement les yeux et lui répondit en rougissant :

Monsieur, je vous estime à l'égal de tout autre ; vos paroles m'honorent, mais je ne saurais les encourager ; j'espère que vous trouverez mieux encore.

La mère d'Agnès, en vraie maîtresse de maison, faisait les honneurs avec une grâce charmante ; elle offrait des rafraichissements ; elle avait une parole aimable pour chacun des invités ; mais pour autant elle n'oubliait pas son devoir de mère chrétienne, et ses regards ne quittaient pas son enfant. Elle remarqua donc la scène de l'agrafe ; le cavalier lui semblait mettre un bien long temps à la ramasser et à l'essuyer. Si le dialogue ne parvint pas à ses oreilles, la rougeur d'Agnès et sa préoccupation pendant le reste de la soirée ne purent échapper à son œil attentif. Elle devinait sans peine qu'il y avait là un

petit mystère ; mais elle attendit une occasion favorable pour parler.

Le premier dimanche de Carême, Agnès était sortie de grand matin pour faire ses dévotions ; ce fut seulement le soir que la mère se trouva seule avec elle.

— Mon Agnès, lui dit-elle, vous avez vingt ans ; voici le moment où les jeunes filles de votre âge choisissent un époux (les joues d'Agnès devinrent pourpres). Quelle sera votre détermination, je l'ignore ; mais si vous avez distingué une âme digne de la vôtre, vous ne devez pas m'en faire un mystère. Je suis votre mère et vous savez que je vous aime tendrement. Parlez-moi donc à cœur ouvert : que signifie cette histoire de l'agrafe et cette conversation à voix basse, le soir du bal, avec ce jeune cavalier ?

Agnès était un peu émue ; elle répondit toutefois avec simplicité.

— Vous avez le droit de savoir tout ce qui intéresse votre fille, et je n'ai nulle honte à vous choisir pour dépositaire de toutes mes pensées. Ce cavalier me parlait d'une alliance ; je m'en suis débarrassée.

— Débarrassée. . . ? Et que lui avez-vous dit ?

— De renoncer à son espérance.

— Il me semble que vous êtes allée un peu vite. A Dieu ne plaise que je vous donne jamais un conseil indigne de vous et de moi ! Je dois vous faire remarquer, cependant, que ce jeune homme appartient à une noble famille ; il est vertueux et riche ; tandis que nous—en fin de compte, il faut en convenir,—nous avons plus d'honneur que d'argent. Vous auriez pu répondre, avec un peu plus de réserve, que vous verriez plus tard, que vous en parleriez à votre mère, que sais-je ! . . .

— Maman, je n'aurais pas été franche.

— Et pourquoi ?

— Parce qu'en vérité, mes réflexions sont faites.

— Vos réflexions sont faites ? . . . Ce n'est pas là une raison ; la vraie raison, moi, je crois la connaître. Si vous vouliez me parler sans détour, peut-être me diriez-vous que votre cœur n'est plus libre, et qu'il songe à un objet bien inférieur. Liofred. . . .

A ce nom, le visage d'Agnès devint de feu ; elle interrompit sa mère et lui dit d'un air modeste :

Que l'objet de ma pensée soit inférieur ou non, il serait difficile de le savoir. Du reste, je ne veux avoir rien de caché pour ma mère. Oui, j'ai remarqué Liofred, et j'espère que le bon Dieu me le donnera pour époux, et vous en serez heureuse.

— Mais, chère enfant, connaissez-vous bien Liöfred ? un beau nom et une belle paire de moustaches ; mais, cela, il n'a pas un parent au monde ni un pouce de t soleil. Il est aimable, j'en conviens ; mais les appoint d'un lieutenant sont bien peu de chose pour entrer en u

*A continuer.*

---

---

## ANNONCE.

UN de nos agents de Montréal, M. Pierre Picard, a en m riche assortiment d'ornements d'église, de tableaux, de d'écoles, etc. Tous ces objets sont livrés à des prix excu ment réduits, et tous ceux qui se rendent à Montréal, dev visiter son établissement de la rue St. Antoine, près de l'E

---

---

## CONDITIONS :

La *Gazette des Familles Canadiennes* paraît tous les quinze Le prix de l'abonnement, qui n'est que D'UN ÉCU, doit être invariablement au commencement de chaque année.

Toutes les correspondances concernant la rédaction d'abonnements, ainsi que les échanges, devront être adressées au rédacteur, à St. Jean Chrysostôme.

☞ Nous autorisons tous ceux à qui nous adressons plusieurs exemplaires, à recevoir le prix des abonnements.

On pourra déposer à Québec, le prix des abonnements M. le secrétaire de l'archevêché.

À Montréal, le Révd. M. Picard, du séminaire de St. Sulpice, M. J. Godin, professeur à l'école Normale Jacques Cartier, M. Pierre Picard marchand d'ornements d'église, sont chargés d'enregistrer les nouveaux abonnés et de recevoir le prix de l'abonnement.

À Rimouski, M. l'abbé J. Gagné, du séminaire de cette localité nous rendra les mêmes services.